



Comment ça s'écrit

Tchernobyl en tête

Par MATHIEU LINDON



Le *Cycliste de Tchernobyl* commence aux Champs-Élysées, avenue qui n'est pas spontanément associée à la centrale explosée. Le narrateur est dans un self service, il lit un article sur le naufrage du *Lusitania* et repère un homme à une table à côté, d'abord accompagné d'une femme puis abandonné avec ses sacs de vêtements, qui lui semble aussi perdu qu'un «*Rescapé du Lusitania*». Pendant ce temps, pourrait-on croire faussement puisque c'est à la suite dans le roman, «*l'homme de Pripiat se réfugiait dans la cabine des autos tamponneuses*». «*Oui, tout avait commencé avec les autos tamponneuses*». Mais le lecteur ignore en quoi consiste ce «*tout*». Il ne l'apprendra pas tout de suite car on en revient au narrateur. Il est à Paris pour participer à la «*Conférence internationale des poids et mesures*», institution à l'intitulé un peu burlesque mais dont le travail consiste à procéder «*à la vérification du poids exact de chaque cylindre pour ensuite certifier dans les territoires de notre juridiction qu'un kilogramme était exactement un kilogramme*». A ce moment, le lecteur imagine que le roman est peut-être un texte bourgeois, que la vérification de ces poids et mesures va entraîner le

narrateur dans une sorte d'abstraction littéraire et paradoxale, qu'une sorte de labyrinthe textuel est en train de se constituer. Or trois pages ne sont pas passées que la police vient chercher le narrateur dont le crime principal est alors de s'être intéressé à nouveau un instant au «*Rescapé du Lusitania*». Il y a des choses à ne pas faire dans un monde qui contient concrètement beaucoup plus que deux poids et deux mesures.

Javier Sebastián est né à Saragosse en 1962. *Le Cycliste de Tchernobyl* est son premier livre traduit en français. Sur la page suivant la dédicace («*Pour mes parents, car mon premier mot fut le leur*»), il y a juste cette information : «*Ce roman s'inspire de certains épisodes de la vie du physicien Vassili B. Nesterenko, mort à Minsk en août 2008.*» Il s'agit d'un spécialiste du nucléaire qui va avoir contre lui toute l'Union soviétique parce que, envoyé sur place, il comprend le drame de Tchernobyl, la désinformation mise en place et qu'il se met en tête de combattre. Il s'occupe des enfants, au début, les interroge, par exemple Semion Pojar. «*Il avait les dents de guingois, mais sa laideur était effacée par son regard, et une voix qui semblait ne pouvoir sortir d'aucun endroit précis de son corps tellement il était*

«Comme ce roman est composé de 61 260 mots, il faudrait écrire 19 588 romans pour que chaque mot représente une victime du nucléaire.»

maigre.» «*L'homme de Pripiat*» (c'est la première ville atteinte en fuyant Tchernobyl) ne pèse rien non plus par rapport au KGB acharné à sa perte, mais il faudra pourtant bien que sa voix porte aussi, qu'un seul corps apporte des informations que tâche de cacher une multitude d'autres. «*Nesterenko est la vie*», c'est ce qui se dit autour des enfants. «*La vie vous manque, hein ?*» est une question qu'on pourra poser dans un sens littéral dans un étrange lieu où sont réfugiées les victimes de l'avenir irradié. Ces rescapés cessent vite de l'être. Quand meurt la femme de Savka, le professeur de sculpture, celui-ci «*réclama une statue de plâtre pour sa femme. Parce que nous sommes tous des colons de la vie radioactive, dit-il. Des pionniers. Nous méritons tous une statue*». Ils sont l'avant-garde peu enviable d'un nouveau monde peu enviable.

Polar (il faut voir comment le narrateur se retrouve, *manu policieri*, pourvu d'un père) et roman fantastique (mais au pire sens du terme pour les survivants irradiés), *le Cycliste de Tchernobyl* se révèle surtout un roman engagé – engagé dans la réalité même si elle n'est pas encore tout à fait survenue. Il y a un passage où l'auteur, plus que le narrateur, cite des articles et des études pour quantifier non la menace

mais déjà le carnage nucléaire, ses «*376 millions de cancers, 235 millions d'effets génétiques et 587 millions d'effets tératogéniques, ce qui donne un total d'environ 1 200 millions de victimes de l'un ou l'autre type. [...] Comme ce roman est composé de 61 260 mots, il faudrait écrire 19 588 romans pour que chaque mot représente une victime du nucléaire*». Dans ce monde de relatifs survivants, il n'y a d'opportunistes que les maladies qui les frappent. «*Parfois, ils pleuraient sans raison. Ils disaient qu'avec la vie qu'ils menaient, ils ne pouvaient que pleurer*». Dans les dernières lignes du roman : «*Ils savent tous qu'ils doivent partir. Sinon ils vont mourir. Et pourtant ils sont là*». Et pourtant elle ne tourne pas rond, leur Terre.

Il y a dans *le Cycliste de Tchernobyl* quelque chose qui tient du tour de force : cette capacité à relier la centrale folle diffusant sa radioactivité et l'avenue prétendument la plus célèbre du monde, à faire tenir ensemble des mondes si différents, à fabriquer un roman de facture classique et cependant d'une évidente originalité. Il est des circonstances où gagner «*l'élection pour la direction de l'unité Kilo*» ne suffit plus à remplir la vie. ◆

JAVIER SEBASTIÁN

Le Cycliste de Tchernobyl

Traduit de l'espagnol par François Gaudry

■ Métailié 206 pp, 18 €

Beyrouth, théâtre des opérations L'«Antigone» d'Anouilh dans le Liban en guerre par Sorj Chalandon



Le 18 septembre 1982, des civils palestiniens tués à Sabra et Chatila. PHOTO SIMON MARC SIPA

SORJ CHALANDON *Le Quatrième Mur*

Grasset, 326 pp, 19€

Il n'y a pas de journalistes dans les romans de Sorj Chalandon. Antoine, le héros de *Mon Traître*, est luthier, Georges, celui de son dernier livre, *Le Quatrième Mur*, est un étudiant attardé. Georges comme Antoine explorent deux des territoires que Sorj Chalandon a parcourus lorsqu'il était grand reporter à *Libération*: le Liban et l'Irlande. On retrouve dans ses romans sa profonde connaissance de ces terrains, son empathie pour ces pays déchirés, leurs habitants, leurs militants et leurs guerriers. Et si l'écrivain cherche à s'effacer derrière le reporter, on retrouve un style, une manière d'écrire et de décrire qui fut la sienne dans notre quotidien.

Scène. Comme le dit Cesare Pavese, dans *le Camarade*, un livre qui a des familiarités avec *Le Quatrième Mur*, «dans notre métier on ne va pas vers quelque chose on est quelque chose». Ce «quelque chose» dans le roman de Chalandon raconte une amitié entre Georges, longtemps gauchiste et antifasciste (on ne disait pas alors antifa), et Samuel Akounis, juif et grec, metteur en scène et militant contre la dictature des colonels.

Avec ce fil rouge, Chalandon construit son roman sur l'impossible représentation

à Beyrouth en guerre d'*Antigone* d'Anouilh. Sam qui se meurt d'un cancer à Paris charge Georges de trouver des acteurs de toutes les communautés du Liban pour monter cette pièce qui fut à Paris, en février 1944, la métaphore de la résistance à l'occupant.

Georges débarque dans un pays déchiré dont il ne connaît que les certitudes de ses années militantes. A la manière d'un reportage de fiction, Chalandon raconte la découverte du Liban à travers Imane, l'Antigone palestinienne, Nakad, Hémon le Druze, ou l'ouvreuse chrétienne Simone. Comme le dit Georges: «J'ai pensé à Victor Hugo recité par un assassin. A l'absurdité de la guerre. Nous allions jouer Anouilh écrasés par les ruines, avec une ouvreuse qui prendrait soin de nous. Qui accueillerait le spectateur à la porte. Le conduirait à sa place entre les pierres meurtries, les douilles et le verre brisé.» Lui, la kippa donnée par Sam sur la tête, fera le juif dans le chœur.

Dans ce roman riche et symbolique, le théâtre est une ruine au cœur des barrages et des lignes de démarcation qui découpent Beyrouth. Son vrai décor est la guerre. Combats et bombardements rattrapent Georges qui se retrouve témoin des massacres de Sabra et Chatila. Dans des pages hallucinées, Chalandon revient sur ce terrible épisode qu'il avait couvert pour *Libé*

ration. Une forme de réécriture pour le romancier. Georges égaré se retrouve dans une salle d'hôpital où une infirmière demande à des enfants de parents assassinés de se tenir par la main: «Ils étaient orphelins. Je le devinais aux gestes des adultes. Je l'ai deviné à ce médecin, qui s'est accroupi pour leur distribuer des chewing-gums. J'aurais voulu être ce médecin ou cet enfant. Etre de cette compassion ou de cette douleur.»

Destin. Impossible dilemme du journaliste qui n'est ni acteur ni victime. A la manière du quatrième mur, le mur invisible que se construisent les acteurs pour oublier les spectateurs. Georges est blessé aux yeux par une bombe au phosphore israélienne. De ce qu'il a vu, de ce qu'il a souffert, il ne se remettra pas. Chalandon réussit à nouer le destin d'un pays éclaté et de son personnage qui de retour à Paris ne sait plus aimer ni sa femme ni sa fille. Finalement, Georges repartira au Liban. Pour mourir. Au parc Monceau, il a même un geste de violence odieux sur son enfant. Que ni lui ni sa petite fille ne comprennent. «La violence est une faiblesse», lui avait dit son ami Sam Akounis.

Comme le dit Anouilh en point d'orgue du livre: «Tous ceux qui avaient à mourir sont morts. Ceux qui croyaient une chose, et puis ceux qui croyaient le contraire.»

FRANÇOIS SERGENT